

lonnés par compagnies, et dans un ordre qui eût été vraiment étonnant, si l'on n'eût su la quantité d'officiers et de soldats de l'armée régulière qui se trouvaient dans leurs rangs, il n'avait plus de troupes fraîches, car le colonel d'Argy avait dû envoyer ses dernières compagnies comme soutien aux zouaves qui combattaient au centre, en face du village. Les troupes engagées avaient, par la vigueur même de leurs attaques victorieuses, perdu la cohésion nécessaire pour faire face à des forces supérieures compactes, énergiquement et intelligemment conduites. Il fallait pour cela des troupes fraîches et intactes. Le général Kändler invita donc le général de Polhès à faire entrer en ligne ses troupes, qui en attendaient si impatiemment le signal et se morfondaient, depuis trois heures, en voyant combattre les pontificaux, tandis qu'elles devaient rester l'arme au pied.

Le colonel Fremont, avec le 1er bataillon du 1er de ligne, appuyé par trois compagnies du 2e chasseurs à pied, marcha sur l'aile gauche des garibaldiens, et le lieutenant-colonel Saussier, avec le bataillon du 29e de ligne, se porta sur leur droite, pour y donner la main au major de Troussures.

Le colonel Fremont, qui montra autant de bravoure que de coup d'œil, arriva à l'extrême droite de la ligne pontificale au moment où la colonne garibaldienne, partie de la route de Gattacioca, et ayant suivi le fond de la vallée, en gravissait les pentes et atteignait le bord du plateau, sous les ordres de Menotti lui-même. Les garibaldiens et les Français formaient sur ce point une ligne à peu près en équerre avec la ligne de bataille principale. Les premiers ayant leur gauche au pied du mont Santa-Croce, et les seconds étant adossés à la route de San-Angelo, un peu plus près de Mentana que les premiers. Les garibaldiens marchaient résolument et fièrement, prenant les Français pour des légionnaires et ne soupçonnant pas la terrible surprise qui les attendait. Avant qu'ils ne fussent à portée d'ouvrir leur feu, ils virent les Français déployés s'arrêter; puis, de cette ligne rouge, partit un feu écrasant, d'une effrayante précision, d'une énorme portée et d'une rapidité inconnue jusqu'alors. C'était le chassepot qui débutait et qui faisait merveille, selon l'expression toute naturelle que l'on a si amèrement et si injustement reprochée au général de Failly. Le roulement incessant de cette fusillade fut entendu sur tout le champ de bataille, et partout on cessa instinctivement le combat pour l'écouter mieux. L'effet en fut terrible. Les rangs garibaldiens étaient décimés; l'arme nouvelle et formidable y semait la terreur avec la mort. La lutte paraissait désormais impossible, et en quelques instants le découragement fut général. Les compagnies, les bataillons se débandèrent; mais les implacables balles les poursuivaient dans leur fuite et faisaient de nouvelles victimes. Menotti, Frigyesi, Fabrizi et d'autres firent vainement des efforts désespérés pour arrêter la déroute, rassembler les fuyards et les ramener au combat. Chaque fois qu'une compagnie tentait de se reformer, se croyant à l'abri du feu par la distance, elle était en quelques instants atteinte et dispersée par ce feu, dont la portée paraissait illimitée. La panique fut bientôt irrémédiable et les fuyards débandés courent, comme un troupeau affolé d'épouvante, vers la route de Monte-Rotondo. Là ils trouvèrent la retraite fermée par la colonne du major de Troussures, qui, presque sans coup-férir, leur fit des centaines de prisonniers, parmi lesquels l'historien garibaldien del Vecchio.

En effet, pendant que la colonne garibaldienne de gauche était si maltraitée, celle de droite venant de Monte-Rotondo avait subi une défaite tout aussi prompte, quoique moins sanglante. Cette colonne était forte de plus de 1,500 hommes, pour la plupart de troupes fraîches,

et était commandée par le colonel Cantoni. Elle s'avancait aussi avec beaucoup d'entrain; mais, à peine déployée sur les hauteurs du côté ouest de Mentana, elle fut foudroyée en face par les chassepots du 29e de ligne, qui avait pris d'excellentes positions sur les hauteurs, et prise en enfilade par le feu de la colonne de Troussures, qui, arrivant par le chemin des Vignes neuves, se trouvait sur son flanc droit.

L'attaque de flanc du major de Troussures fut très habilement conduite et eut des résultats décisifs. Les garibaldiens, arrêtés dans leur mouvement offensif, ne tardèrent pas à se replier les uns vers Monte-Rotondo, les autres dans Mentana. Le major de Troussures poursuivit les premiers jusqu'à la route de Monte-Rotondo, où il arriva juste à temps pour ramasser par centaines les débris de l'autre colonne garibaldienne, poursuivis derrière Mentana par le colonel Fremont. Il se porta ensuite sur l'église des Saints, s'empara des premières maisons du faubourg, où il fit quelques prisonniers, mais, trouvant sur ce point une résistance trop vigoureuse, il se porta enfin à l'extrême droite de la ligne pontificale, où il se relia au colonel de Fremont. Ce dernier, d'après ses instructions, avait arrêté sa poursuite vers Monte-Rotondo, se trouvant trop isolé pour attaquer cette position. M. de Troussures avait ainsi traversé avec une grande bravoure et un égal bonheur toute la ligne ennemie. Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Saussier avait occupé la position que le major de Troussures avait quittée sur la route de Monte-Rotondo. L'investissement de Mentana était donc complet et il ne restait aux garibaldiens qui s'y trouvaient encore qu'à mourir ou à se rendre; mais la pensée d'une capitulation était encore loin de leur esprit, et le combat continuait avec fureur au centre de la ligne, à l'est de Mentana.

Le capitaine Daulier, qui combattait en volontaire, avait pris le commandement de la section Cheynet, attachée à l'avant-garde, et l'avait conduite à 100 mètres de Mentana, près des meules, dans une position favorable au tir, mais complètement exposée au feu de l'ennemi. Les premiers coups furent parfaitement dirigés et produisirent bon effet, mais en quelques instants deux artilleurs furent blessés et plusieurs chevaux tués. La perte de ces derniers faillit causer celle des pièces elles-mêmes, car on ne pouvait plus les emmener, et une sortie des garibaldiens sur ce point, exécutée avec énergie et promptitude, leur eût probablement permis de les prendre. Enfin, les chevaux de rechange arrivèrent, les pièces furent attelées et le maréchal des logis comte Bernardini, jeune sous-officier qui avait montré dans cette affaire un sang-froid et une bravoure remarquables, sauta sur son cheval, lorsque deux balles l'atteignirent au cou et à la poitrine et le renversèrent raide mort. La retraite des artilleurs fut protégée par le feu des zouaves et des légionnaires qui combattaient sur ce point, et la section, remise en batterie hors de la portée des fusils garibaldiens, rouvrit son feu contre le château.

Les deux colonnes garibaldiennes ayant été battues et dispersées, Mentana se trouvant enserrée dans un cercle de fer infranchissable, nul secours ne pouvant arriver aux garibaldiens qui s'y trouvaient renfermés, il ne restait qu'à accabler le bourg sous les boulets et les obus, et à attendre que l'artillerie eût produit tout son effet, pour lui donner le suprême assaut.

Le château de Mentana restait intact, grâce à la solidité de ses murailles, et l'action de l'artillerie ne pouvait le rendre intenable qu'après quelques heures d'un bombardement continu. Le reste du bourg était même à peu près inaccessible au feu de l'artillerie, par suite de sa position topographique; car, à partir des premières maisons et du château, le terrain descendant vers le